

Ce n'est donc pas encore cette année que la reine Victoria perdra le royaume d'Irlande et la colonie canadienne. Les journaux américains le comprennent, et, affectant de croire le Canada très-embarrassé, ils lui offrent le moyen de se défendre à la fois contre les fenians et de s'affranchir de la domination anglaise : " Qu'il vienne à nous, dit le *New-York Herald* (12 mars) ; nous avons une place pour lui dans notre république ; nous lui ferons bon accueil ; nous payerons même ses dettes. Il s'assoira à notre banquet et y sera servi largement. Au lieu d'être une dépendance isolée qui n'a rien à espérer de son gouvernement d'Europe et risquant d'être puni des crimes internationaux de la mère-patrie, il partagera notre prospérité et nos gloires. Jamais l'occasion ne fut plus belle pour les Canadiens de se placer sous notre noble égide en votant une annexion qui serait une panacée applicable à tous leurs troubles et dangers intérieurs. Viens donc à nous, ô Canada ! "

De toutes ces métaphores se dégage surtout l'offre faite au Canada de *payer ses dettes* ! N'est-ce pas admirable de la part d'une nation qui doit elle-même dix-sept milliards ! Evidemment, pour payer les dettes du Canada, les États-Unis seront sages d'attendre qu'ils aient soldé leurs propres créanciers, — comme les fenians, avant d'y fonder leur république sociale, feraient bien de se réconcilier avec le Pape.

Cette réconciliation serait plus facile que celle que propose le docteur Pusey de l'université d'Oxford, la réconciliation des anglicains et des catholiques. Le docteur Pusey et le docteur Newman ont longtemps marché ensemble dans la même voie, comme

promoteurs du néo-catholicisme britannique ; mais ils se séparèrent le jour où le docteur Newman reconnut que, pour être logique, il fallait finir par se rallier complètement à la communion apostolique romaine. Le docteur Newman rappelle à son ancien ami que ce fut lui qui lui ouvrit les yeux en lui révélant le vrai sens de ces doctrines de la primitive Eglise, auxquelles protestants et catholiques prétendent également rattacher l'orthodoxe de leur croyance ; tant qu'il restait protestant, dit-il, les leçons des Pères lui paraissaient encore obscures ; ce ne fut qu'en devenant catholique qu'il se sentit éclairé de la vraie lumière. En lisant l'appel que le docteur Pusey vient d'adresser à ses anciens amis sous le titre grec d'*Eirenicon*, et la réponse du docteur Newman, on regrette que ces deux grands esprits ne puissent parvenir à se mettre d'accord, car ils entraîneraient avec eux la foule des esprits inférieurs. Ils attirent déjà par leur éloquence et la parfaite convenance de leur discussion : rien d'offensant dans la forme des objections que le docteur Pusey oppose à la suprématie romaine : le docteur Newman y répond sans aucune irritation, soit qu'il argumente en théologien, soit qu'il invoque au secours de sa foi le sentiment et l'imagination. Je me suis vraiment édifié, le jour de Pâques, par l'analyse de cette controverse à laquelle le *Times* consacrait six grandes colonnes de son numéro du 31 mars. Le journal ne se dit nullement converti au catholicisme par l'admirable éloquence du docteur Newman ; mais il convient qu'il a souvent raison, et que le catholicisme du docteur n'a rien de commun avec cette superstition populaire qui, selon qu'il le déclare lui-même, corrompt ou dénature trop souvent les pratiques